

Jean-Claude Margolin

MARGARET MORE-ROPER, UN MODÈLE ÉRASMIEN DE „VIRAGO”

Dans un passage fameux du *De pueris instituendis*¹, Erasme, faisant un tour d'horizon de l'Europe intellectuelle et des personnalités qui travaillent à la renaissance de la culture antique, en arrive à la Grande-Bretagne:

En Angleterre, écrit-il, l'illustrissime Thomas More, bien qu'il soit accaparé par les affaires du royaume, n'hésite pas à fournir en sa personne un précepteur à sa femme, à ses filles et à son fils, se chargeant tout d'abord de leur instruction religieuse, puis de leur formation littéraire dans les deux langues².

Sur cette „école” familiale organisée par le futur Chancelier d'Angleterre d'abord à Bucklersbury³, puis à Chelsea⁴, nous possédons de nombreux témoignages. Mais c'est à Erasme que je donnerai encore une fois la parole, dans sa célèbre lettre à Budé de septembre 1521⁵, écrite à Anderlecht:

Il [c'est-à-dire More] a trois filles, dont l'aînée, Margaret, est déjà mariée à un jeune homme, qui d'abord est riche, puis très sérieux, très bien élevé, et qui enfin n'est pas indifférent à nos études. Toutes, dès l'âge le plus tendre, il a pris

¹ *Erasmii Opera Omnia*, t. 1—2, North—Holland Publ. Company, Amsterdam 1971, p. 52.

² Notre traduction, dans l'édition commentée du *De pueris*, Droz, Genève 1966, p. 422.

³ Marié en janvier 1505 — il avait 27 ans — à Jane Colt, il vit dans une belle demeure, „The Old Barge” à Bucklersbury, paroisse de St Stephen Walbrook. Cf. parmi les très nombreux ouvrages consacrés à la vie de More, le récent catalogue de l'Exposition de la National Portrait Gallery de Londres (25 novembre 1977 — 12 mars 1978) rédigé par J. B. Trapp et Hubertus Schulte Herbruggen, The Boydell Press, Rowman and Littlefield, 1977.

⁴ Il avait acheté du terrain à Chelsea en juin 1524, s'y installa après l'achèvement de la demeure; il y installa une chapelle en novembre 1528.

⁵ Allen, *Opus Epistolarum Erasmi* [= OE], IV, Ep. 1233.

soin de les former, en leur donnant d'abord des moeurs pures et saintes, et ensuite le goût des belles-lettres⁶.

C'est de cette fille aînée, Margaret⁷ — ou Megg, comme l'appelait familièrement son père, à qui elle était tout spécialement attachée, et qui le lui rendait bien (Erasme n'eut pas l'occasion de la voir souvent, car elle était une toute petite fille lors de son séjour à Bucklersbury, mais il échangea avec elle une correspondance et il lui dédia son commentaire des *Hymnes de Prudence*) — que nous allons parler. Elle, de son côté, traduisit en anglais le *Pater*⁸, d'après la *Precatio dominica* de l'humaniste hollandais. Jeune fille, puis jeune femme chère au cœur et à l'esprit d'un homme qui était, par ailleurs, l'ami intime de son père et son complice intellectuel des temps heureux où ils écrivaient l'un *Utopie*, l'autre *l'Eloge de la Folie*, et tous deux des poèmes et des traductions de Lucien, pourquoi l'affublons-nous d'un nom — celui de *vir à g o* — qui, dans de nombreuses langues (et en particulier en français) charrie des connotations très péjoratives? Je répondrai ce que j'avais déjà dit au Congrès Marguerite de Savoie de 1974⁹ lorsque, étudiant cette princesse française, je l'avais fait entrer également dans la catégorie de ces femmes qu'Erasme appelle des *vir agines*, c'est-à-dire qui possèdent des qualités intellectuelles et morales dignes d'un homme (ou *vir*) au sens le plus riche du terme¹⁰. Sur le plan social, familial, culturel et religieux, à une époque où les institutions et les moeurs font presque partout de la femme un être inférieur à l'homme, dire qu'elle possède des vertus dignes de celles d'un homme ne doit pas passer pour l'expression d'un antiféminisme marqué (ce que prétendrait un féministe de la fin du XX^e siècle dans son ignorance de la relativité

⁶ Trad. M. A. Nauwelaerts, *La Correspondance d'Erasmus*, t. IV, Bruxelles 1970, p. 674—675.

⁷ Sur Margaret More-Roper, cf. notamment E. E. Reynolds, *Margaret Roper, eldest daughter of St. Thomas More*, Londres 1960. Voir aussi R. W. Gibson, *St. Thomas More: a preliminary Bibliography of his Works and of Moreana to the Year 1700...*, New Haven—London 1961; P. Hogrefe, *The Sir Thomas More Circle*, Univ. of Illinois Press, Urbana 1959.

⁸ Voir *Moreana* 9, p. 65—92; 10, p. 91—110; 11, p. 109—118, le texte anglais (*modernisé*) de Margaret Roper, et la traduction française (d'après le latin d'Erasme) de Soeur Marie-Claire. Pour le texte intégral d'Erasme et la version originale (1524) de Margaret, cf. *Moreana* 7 (1965), p. 9—64.

⁹ „Une princesse d'inspiration érasmiennne: Marguerite de Savoie". Dans les Actes du Congrès, *Culture et pouvoir au temps de l'Humanisme et de la Renaissance*, Paris—Champion, Genève-Slatkine 1978, p. 155—183.

¹⁰ Voir les remarques de V. E. Telle, *Erasmus de Rotterdam et le septième Sacrement*, Droz, Genève 1954.

historique)¹¹, mais pour le plus beau compliment que l'on puisse adresser à une femme. Oublions donc toutes les connotations malveillantes ou cruellement réalistes dont le terme *virago* s'est chargé dans le lexique du XIX^e et du XX^e siècle¹², et voyons en quoi et par quoi, tout au cours de sa vie — mais singulièrement du vivant de son père et du vivant d'Erasmus — Margaret More-Roper a incarné l'idéal érasmien de la femme: une femme instruite, une femme pieuse, une femme animée des plus hautes vertus familiales.

Bien que ces trois spécifications ne soient pas vraiment séparées chez Margaret, dont la formation intellectuelle et la formation religieuse se recouvrent l'une l'autre, et qui puise sa piété filiale dans les exemples les plus nobles de la tradition antique et de la tradition biblique, nous en ferons, par souci de clarté, les trois étapes de notre démonstration. Pour rester dans le climat morien ou érasmien de cet humanisme qu'on appelle généralement chrétien, nous les désignerons ainsi: 1. *Mulier eruditissima*; 2. *Femina christianissima*; 3. *Pia filia*.

1. MULIER ERUDITISSIMA

Retournons à l'„école de More”, et précisons à quel point le souci de l'éducation de ses filles le préoccupe, puisqu'en ce jour du 22 mai 1518, alors qu'il est engagé dans les affaires de la cour — c'est de cette cour qu'il signe sa lettre — il écrit une longue missive à William Gonnell¹³, précepteur de ses enfants, justifiant une fois de plus le mot de Thomas Stapleton¹⁴, l'un de ses grands biographes-hagiographes du XVI^e siècle:

¹¹ Un texte cité par Françoise d'Eaubonne dans son essai — qui est en même temps un manifeste — *Histoire et actualité du féminisme* éd. A. Moreau, Paris 1972) est typique de cette attitude. Il s'agit du cas évoqué par L. Pissarjevsky (*Questions féministes*, „L'Union Typographique” 1910) de ces quelques femmes de génie qui dépassent leur statut social; elle y observe mélancoliquement qu'elles se laissent volontiers dire: „Vous n'êtes pas des femmes...” Et Françoise d'Eaubonne de commenter (p. 149): „C'est exactement ce que Freud conseille en effet de dire à la femme d'exception”. Commentaire de Lydie Pissarjevsky: „Elles sont trop heureuses de le croire; elles ne font ainsi que reproduire l'exemple de l'ouvrier qui, devenu contremaître, oublie les revendications de ses camarades de la veille”.

¹² Voici la définition de Robert: „Femme d'allure masculine, qui a des manières grossières et autoritaires”.

¹³ *The Correspondence of Sir Thomas More*, éd. par E. Frances Rogers, Princeton Univ. Press, 1947, no 63. J'ai donné de cette lettre une traduction française annotée: *Thomas More et l'éducation des filles*, „Revue philosophique” 1956, no 4, p. 539—547.

¹⁴ Qui naquit dans le Sussex en juillet 1535, l'année et le mois du martyre de Thomas More.

Fuit ejus domus, ut Erasmus rectissime ait, schola et gymnasium christianae religionis¹⁵.

Margaret est alors âgée de 13 ans, puisqu'elle est née en 1505. Les quatre enfants — Marguerite, Elisabeth, Cécile et John — ont perdu de bonne heure leur mère¹⁶, la tendre épouse que Thomas appelait affectueusement „uxorcula”¹⁷ — sa petite femme — et qu'il a remplacée (si ce terme convient à un homme et à un père qui a agi davantage par raison et devoir familial que par un élan irrésistible du cœur) par Dame Alice Middleton, une veuve et une bonne chrétienne. Mais écoutons parler Thomas de ses enfants:

Par votre lettre je me rends compte de votre tendresse pour mes enfants, comme les lettres qu'ils m'écrivent de leur côté témoignent de leur zèle. Toutes me causent une joie bien vive, mais ce qui m'a fait le plus grand plaisir, c'est de savoir qu'Elisabeth, pendant l'absence de sa mère, a été sage comme bien peu d'enfants l'auraient été en présence de la leur. Faites-lui entendre qu'une telle conduite m'est bien plus agréable que la culture la plus diverse qu'elle pourrait avoir déjà acquise...¹⁸

Il poursuit en développant le thème que la science jointe à la vertu laisse loin derrière elle l'érudition pure, et après quelques réflexions tirées des Anciens, il parle de sa „chère Marguerite”, dont Gonnell lui a vanté „l'esprit noble et élevé”, l'imagination, dont il ne convient pas de couper les ailes, point de vue qu'il partage tout à fait:

Mon sentiment est qu'un homme abaisserait la générosité d'un caractère en l'habituant à ne regarder que ce qui est vain et bas. Mais il l'exalte, celui qui le dresse à contempler la vertu et les biens véritables et qui, de ces hauteurs sublimes, laisse tomber un regard méprisant sur ces ombres de biens dont la plupart des hommes, dans leur ignorance du vrai, sont avides de s'emparer...¹⁹

Persuadé que la femme est bien l'égale de l'homme sur le chapitre de la vertu et de l'intelligence, car „le terme de nature humaine convient à l'un comme à l'autre”, et qu'il importe de lui offrir la meilleure éducation possible, il recommande à William Gonnell de compléter ses leçons sur Salluste par la lecture des préceptes des Pères

¹⁵ *Vita Thomae More, Angliae quondam cancellarii*, Douai 1588 (cité d'après mon article, p. 542).

¹⁶ Morte, peut-être en couches, au cours de l'été 1511, âgée seulement de 23 ans.

¹⁷ On trouve cette expression sur son épitaphe.

¹⁸ Trad. J. C. Margolin, *art. cit.*, p. 543—544.

¹⁹ *Ibid.*, p. 344.

de l'Eglise à l'intention de Margaret et d'Elisabeth, car, ajoute-t-il, „elles me paraissent plus avancées que John et Cecile“²⁰.

A seize ans, Margaret épouse donc le jeune William Roper²¹, sans pour autant quitter la maison familiale: l'„école“ sera simplement élargie, comme elle s'élargira encore davantage avec les mariages successifs de ses enfants, sans oublier le bouffon Henry Patenson qui fait partie de la maison. Tous ces personnages sont aisément reconnaissables sur le dessin d'Holbein de six ou sept années postérieur, qui se trouve aujourd'hui au Kunstmuseum de Bâle²². Le nouveau chancelier a voulu se faire peindre entouré de toute sa maisonnée, et par la suite, Nicolaus Kratzer²³, alors précepteur de ces „écoliers“ spéciaux dans le domaine des mathématiques et de l'astronomie, a ajouté auprès de chaque personnage son nom et son âge. Elisabeth Dauncey²⁴, jeune femme de 21 ans, se tient debout à l'extrême gauche, à côté de Margaret Gigs²⁵, fille adoptive de Thomas More, épouse de John Clement, qui se penche affectueusement vers John More, père du chancelier, âgé alors de 76 ans. A côté de lui, le nouveau dignitaire, âgé de 50 ans, et derrière les deux hommes, Anne Cresacre²⁶, l'épouse de son fils John²⁷, lequel se tient debout à la gauche de son père. A côté de lui, Henry Patenson, et devant les deux jeunes hommes, sont assises au premier plan, Cécile²⁸, qui avait épousé Giles Heron, notre Margaret²⁹, au beau visage grave sous son bonnet de dentelle et tenant

²⁰ *Ibid.*, p. 547.

²¹ D'une riche famille du Kent, il survécut à sa femme environ 30 ans. Il se fera lui aussi le biographe-hagiographe de Thomas More: *The Lyfe of Sir Thomas More, knighte, written by William Roper, Esquire...*, ed. E. Vaughan Hitchcock. Ce texte resta manuscrit jusqu'en 1626.

²² Voir sa reproduction et sa notice dans le Catalogue d'exposition (cité), „*The King's Good Servant*“, *Sir Thomas More*, p. 84 et p. 85 (n° 169). Dessin souvent commenté et analysé: P. Ganz, *Handzeichnungen, H. Holbeins*, 1937, n° 24; H. A. Schmidt, *Hans Holbein d. J.*, Bâle 1948, p. 293 sq.

²³ N° 187 du Catalogue. Cf. aussi J. D. North, *Nicolaus Kratzer — the King's Astronomer*, [dans:] *Festschrift Edward Rosen (Studia Copernicana)*, Wrocław 1978, p. 153—162.

²⁴ Catalogue, n° 182 (avec son portrait par Holbein, à Windsor Castle).

²⁵ Son portrait par Holbein, n° 184 du Catalogue (à Windsor Castle). Margaret Gigs a été élevée avec les autres enfants de More. Helléniste et douée pour la médecine, elle épousa en 1526 son précepteur John Clement.

²⁶ Portrait par Holbein (n° 179) (à Windsor Castle). Fille unique et héritière d'Edward Cresacre of Barnborough; elle fut élevée aussi dans la famille de More à la mort de son père en 1512.

²⁷ Son portrait par Holbein, Cat. n° 178 (à Windsor Castle).

²⁸ Son portrait par Holbein, Cat. n° 183 (à Windsor Castle).

²⁹ Cf. la miniature attribuée à Holbein le Jeune (Cat. n° 174; orig. Metropolitan Museum of Art, New York).

un livre ouvert sur ses genoux, enfin, légèrement en retrait. Alice³⁰ la seconde épouse de Thomas, dont le plume de Kratzer nous rappelle sans galanterie qu'elle a 51 ans, c'est-à-dire un an de plus que Thomas.

Gardons à présent à l'esprit ce tableau de la familia de More en dix personnages, car si nous allons maintenant détacher le portrait de Margaret, pour ne plus la quitter, n'oublions pas que ses qualités intellectuelles, ses sentiments religieux et sa piété filiale sont liées de la manière la plus étroite à cette image parlante des vertus patriarcales.

En remontant le cours du temps, nous voici à Noël de l'année 1523. C'est le temps des étrennes, et Erasme n'oublie pas son ami Thomas ni ses enfants. Mais quels cadeaux leur offrir? Bien entendu, ceux d'un humaniste chrétien, et d'un homme qui connaît bien les aptitudes et les goûts de ces jeunes gens. Pour John, qui a environ quinze ans, ce sera le commentaire du poème *Nux* — le *Noyer* — attribué à Ovide, qu'il vient de terminer et qu'il destine aux presses de Froben³¹. Pour un garçon plein d'imagination, et plutôt enjoué, cette fantaisie inspirée de l'Anthologie palatine³², où l'on voit un noyer se plaindre des mauvais traitements que lui font subir les passants, conviendra à merveille. Mais dans sa lettre-préface, il ne cesse de vanter ses trois soeurs, qu'il compare aux trois Grâces, ainsi que Margaret Giggs, sa soeur de lait, dont l'émulation sera pour lui le plus utile des stimulants, et qu'il compare à de „petites abeilles qui volètent par-dessus toutes sortes d'auteurs grecs et latins"³³. Pour Margaret, âgée seulement de dix-huit ans, mais dont les études classiques et la gravité l'enchantent, ce sera une oeuvre d'une autre portée: il lui dédie son propre commentaire des hymnes pour Noël et pour l'Épiphanie du poète chrétien Prudence³⁴, ouvrage qui sera publié avec la *Nux* quelques semaines plus tard. Mais écoutons-le s'adresser directement à Margaret, sa préférée à lui aussi, et pour les mêmes raisons que son ami Thomas:

Erasme de Rotterdam à la très vertueuse Dame Margaret Roper, salut. Tant de fois, excellente Margaret, je suis sollicité par tes lettres et celles de tes soeurs, si sages, si pénétrantes, si réservées, si franches, si cordiales, que même si on

³⁰ Dans le portrait littéraire de More, Erasme décrivant son entourage, dit à propos de la seconde épouse de son ami: „Il épousa une veuve, plus pour tenir sa maison que pour son propre plaisir, car elle n'est" — pour citer une plaisanterie qu'il a souvent sur les lèvres — „ni belle ni pucelle", mais c'est une maîtresse de maison énergique et diligente" (trad. Marc'hadour, [dans:] *Saint Thomas More*, Namur 1962, p. 26).

³¹ Publié en février 1524 pour la foire de Francfort. Cf. Allen, IV, Ep. 1402.

³² Le Pseudo—Ovide développe en 91 distiques l'épigramme 9,3.

³³ Trad. Verdière, *Correspondance d'Erasmus*, t. V, Bruxelles 1976, p. 461.

³⁴ Cf. Allen, V, Ep. 1404. Cf. l'art. collectif de *Moreana* 12, *Correspondance entre Erasmus et Margaret Roper*, p. 29—46.

enlevait les noms, je pourrais reconnaître les propres enfants de Thomas More... J'ai dérobé aux études qui m'accablent quelques instants de loisir en ces jours de Noël, et j'ai préparé un petit cadeau qui, j'espère, ne vous sera pas désagréable...³⁵

Et après avoir félicité la jeune femme de son mariage et de la proche naissance d'un petit enfant — un autre Thomas, noterons-nous en passant — il poursuit:

Voici que je t'envoie aussi un autre enfant de beaucoup le plus favorable, c'est Jésus naissant pour les Juifs et bientôt illuminant les Gentils qui assurera l'heureuse réussite de votre mariage et qui sera de vos études le véritable Apollon, dont tu pourras, aux accords de la lyre, chanter à tes petits enfants les louanges, au lieu des vers descennins. Seul, en effet, il est digne d'être sans cesse célébré au son des cordes, au son des flûtes, au son de la voix, avec tout genre de musique, mais surtout avec les mélodieux sentiments d'un cœur pieux...³⁶

Quand on songe qu'Erasme a publié pour la première fois en mars 1524 son colloque du Père abbé et de la femme instruite³⁷, c'est-à-dire presque au même moment que son commentaire des Hymnes de Prudence et sa préface à Margaret, on a du mal à ne pas voir dans le personnage de Magdalie qui triomphe si aisément du gros et stupide Antrone, une incarnation de la fille aînée de More. Elle aussi est mariée, elle aussi vit dans un milieu bourgeois, elle est également fine et cultivée, lisant le grec et le latin, sans oublier — bien loin de là — ses devoirs religieux. Comme Magdalie, Margaret aurait répondu à un abbé qui reprocherait aux femmes d'entendre le latin et d'abandonner le fuseau et la quenouille:

Estimez-vous que je pécherais contre les convenances si, étudiant le latin, je pouvais chaque jour converser avec tant d'auteurs si éloquents, si savants, si sages et si fidèles conseillers³⁸?

Mais le milieu qu'elle fréquentait devait la mettre à l'abri de pareilles conversations. Margaret, Magdalie, deux exemples — ou plutôt le même — de *virago* érasmienne! La seconde n'est-elle pas la porte-parole de l'humaniste, puisqu'il lui prête les phrases mêmes qu'il écrit un peu partout, et qu'il reprendra dans le *De pueris*? Écoutons-la:

³⁵ Trad. Verdière, *op. cit.*, p. 464.

³⁶ *Ibid.*, p. 464.

³⁷ *Abbas et erudita*, [dans:] *Erasmi Opera omnia*, t. 1—3, éd. Halkin, Amsterdam 1972, p. 403—408.

³⁸ Trad. Halkin, Bruxelles 1971, p. 94.

En Espagne et en Italie, il y a pas mal de femmes dans la vieille noblesse qui sont capables de tenir tête à n'importe quel érudit. En Angleterre, dans la famille de Thomas More, en Allemagne, dans celles de Willibald et de Blaurer, il en va de même...³⁹

Mais la réserve de Margaret ne lui aurait pas fait dire, en dépit de son sens de l'humour, ce qu'Erasmus met dans la bouche de Magdalie:

Si vous n'y prenez garde, nous finirons par diriger à votre place les écoles de théologie, nous prêcherons dans les églises et nous coifferons vos mitres⁴⁰.

Au moment où Margaret attendait son premier enfant, pour une très proche échéance, c'est-à-dire, comme on l'a vu, vers la fin de l'automne ou au début de l'hiver 1523, son père, qui n'était pas à la maison, lui écrivait — toujours en latin — une lettre⁴¹ où percent non seulement des sentiments extrêmement tendres, mais une profonde admiration pour sa vertu et son savoir: „Ma très chère", „ma très douce Margaret", voilà comme le père écrit à sa fille. Nous apprenons aussi qu'elle écrit, mais que sa modestie lui interdit de présenter à un large public le fruit de ses travaux; elle se contente, „en raison du grand amour qu'elle leur porte" de lecteurs choisis, tels que son mari William et son père. Plusieurs fois il parle de ses écrits, sans préciser davantage, et des éloges qu'ils lui ont valu: il s'agit, à n'en pas douter, d'autre chose que des exercices scolaires contrôlés par un précepteur. Quand Erasmus lui écrit de son côté — on le voit dans la préface du commentaire de Prudence — il ne s'adresse pas à une élève, mais — si l'on peut dire — à une jeune consœur en humanisme. Vivès, qui l'a connue de plus près, puisque au cours de ses séjours en Angleterre, il eut plus d'une fois l'occasion de se rendre à Chelsea, déclarait dans son *De conscribendis epistolis* qu'il l'avait aimée comme si elle avait été sa propre sœur. Quant à son père, qui la connaît encore mieux, et qui évoque avec tendresse l'époque où elle était une toute petite fille, il insiste sur un trait qui a son prix, venant d'un tel critique: elle n'a jamais sollicité l'aide d'autrui, elle ne s'est jamais contentée d'imiter ou de paraphraser des auteurs; son style, ses idées, ses écrits portent sa marque ou sa griffe. Même ses traductions ont un caractère très personnel: on le verra dans son anglicisation de la paraphrase érasmiennne du Pater.

³⁹ *Ibid.*, p. 96.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 96.

⁴¹ Rogers, *op. cit.* Voir aussi: *St. Thomas More: Selected Letters*, éd. by E. F. Rogers, Yale Univ. Press, New Haven—London 1961.

Revenons à Erasme, dont la correspondance avec Margaret — encore qu'assez réduite, si l'on s'en tient aux lettres publiées par Allen⁴² — est très révélatrice, non seulement du jugement intellectuel, mais de l'affection qu'elle lui inspirait. On a parlé de sa lettre de décembre 1523. On aurait pu parler de celle du 6 septembre 1529⁴³, écrite de Fribourg-en-Brigau, pour la remercier, elle et toute sa famille, d'avoir posé devant Holbein à son intention, puisqu'il vient de contempler le tableau que le peintre lui a mis sous les yeux. Il appelle la jeune femme „perle de l'Angleterre”⁴⁴. Il lui parle de Marie de Hongrie, à qui il vient de dédier la *Veuve chretienne*⁴⁵, et s'il insiste sur les immenses qualités d'énergie, d'intelligence et de culture de cette jeune femme, c'est bien par manière de comparaison. On voit à ses propos que Margaret est parfaitement au courant de sa production scientifique, et les confidences qu'il lui fait sur son travail et sa santé montrent qu'il la considère, malgré leur différence d'âge, comme une amie, et — je l'ai déjà dit — comme une consœur.

Écoutons maintenant Margaret elle-même, dans sa réponse du 4 novembre de la même année⁴⁶. Nous pouvons admirer la belle écriture humaniste, régulière, sûre d'elle-même, de cette femme exceptionnelle, car nous possédons, entre autres autographes, la lettre originale dans un manuscrit de Wrocław⁴⁷:

Plus votre lettre était inespérée, plus elle a rempli mon âme de plaisir, à juste titre. En effet, je ne pouvais ni espérer ni attendre qu'un homme si continuellement absorbé par tant de travaux nécessaires, perpétuellement secoué de façon pitoyable par des maux terribles et accablé par les désagréments de la vieillesse, m'aurait écrit un jour; je ne mériterai jamais la place d'honneur à laquelle je viens d'être élevée par le privilège que votre lettre me confère. Chaque fois que je la montrerai à quelqu'un, je me rends compte que ma réputation en bénéficiera d'une considération peu commune, et que nul autre moyen que ta lettre ne pouvait lui assurer plus d'éclat...⁴⁸

⁴² Cf. OE, l'art. de Moreana 12, p. 29—46. En tout, trois lettres, deux d'Erasme (OE, n° 1404 et n° 2212), une de Margaret (n° 2233). En fait le portrait de la famille de Thomas More — et notamment celui de Margaret — était pour Erasme l'unique moyen de se représenter les traits de sa jeune amie, car les circonstances ne lui permirent de ne la voir effectivement qu'âgée... de quelques mois, quand il vivait en 1505—1506 à Bucklersbury avec Thomas. Il est possible que des lettres de sa „pen friend” aient été perdues.

⁴³ Allen, VIII, Ep. 2212.

⁴⁴ Ou plus exactement „honneur de ta Grande-Bretagne” (en latin *decus*).

⁴⁵ Cf. Allen, VIII, Ep. 2100. Publiée chez Froben en mars 1529.

⁴⁶ Allen, VIII, Ep. 2233.

⁴⁷ MS. Rehd. 254. 129 (une page reproduite dans *Moreana* 12, p. 41).

⁴⁸ Trad. J. C. Margolin, *Correspondance d'Erasme*, t. VIII, p. 386.

La modestie de Margaret et la discrétion de son père ou de son mari — lorsque celui-ci écrivit, beaucoup plus tard, vers 1556, une *Life of More*⁴⁹ — ne nous permettent pas de parcourir en détail le champ de ses lectures, de ses recherches, de ses travaux de plume. Mais c'est encore dans sa correspondance avec sa fille aînée⁵⁰ — assez nombreuse, car il était souvent retenu loin de Londres et de son foyer par ses missions diplomatiques et ses activités officielles — que Thomas More jette la lumière la plus vive sur les qualités d'esprit de cette *virago*, puis de cette *mulier eruditissima*.

Dans une lettre de 1518 — elle a 13 ans — il la félicite de ses lectures quotidiennes, de ses discussions humoristiques — il est lui-même un maître accompli de l'esprit et de l'humour, *wit and humour*, de ses essais, bref de tous ses exercices littéraires. Il lui avoue qu'il renoncerait plus volontiers à ses activités publiques que de voir ses enfants se laisser aller en son absence à une vie d'oisiveté⁵¹. La même année⁵², il lui dit gentiment que chacune de ses syllabes mériterait deux onces d'or, et il la juge assez érudite pour glisser une allusion à Alexandre le Grand et au poète Choerilos⁵³; et il lui redit son amour, que „sa vertu et son savoir” ont porté si haut. De la Cour, au mars 1521⁵⁴, il lui écrit en même temps qu'à „toute son école”, faisant allusion à „Maître Nicolas”⁵⁵ — l'astronome du Roi qui avait été chargé de l'enseignement scientifique de la maisonnée — et il plaisante sur les connaissances astronomiques que tous ont acquises sous sa direction. Bonne occasion pour leur remettre en mémoire, ou leur signaler tel poème de Boèce⁵⁶ enjoignant de lever ses yeux vers le Ciel pour ne pas laisser son âme traîner languissamment sur la Terre. Dans une lettre⁵⁷ écrite peu de temps après son mariage avec William Roper, il la félicite encore de ses connaissances en astronomie, associées à son amour pour le sublime Ouvrier, auteur de tant de chefs — d'oeuvre, de ses travaux de philosophie, de sa „science exceptionnelle dans presque chaque domaine de la littérature”. Et encore ces remarques, si intéressantes pour qui veut

⁴⁹ Cf. n. 21.

⁵⁰ Je consulte surtout les *Yale Selected Letters* [= SL], avec renvoi aux lettres latines (entre crochets), d'après l'éd. Rogers.

⁵¹ SL, p. 109 [69].

⁵² SL, p. 109—110 [70].

⁵³ Piètre poète grec qu'Alexandre avait récompensé d'un philippe d'or, bien au-delà de ses mérites.

⁵⁴ SL, p. 146: 23 mars <1521>.

⁵⁵ Nicolas Kratzer (1486/1487—1550) de Munich, qui était venu en Angleterre vers la fin de 1517 (cf. n. 23).

⁵⁶ *Boethius*, V, 5.

⁵⁷ SL, p. 147—149 [106]: „A sa très chère fille Margaret”.

cerner le champ de recherches de la jeune femme: bien qu'elle ait déjà acquis de solides bases en médecine et dans la littérature sacrée et qu'il l'approuve de vouloir y consacrer le reste de sa vie, il l'engage vivement à passer encore quelques années à approfondir les „humaniores litterae”, les études libérales, pour former son jugement tant qu'elle en a la possibilité. Il lui dit qu'il serait heureux d'avoir avec elle un long entretien à ce sujet. Dans une autre lettre, en septembre 1522⁵⁸, il exige que chacun de ses „écoliers” lui écrive tous les jours: il apprécie hautement le charme et la pure latinité de leur style, mais il ne voit pas d'inconvénient à ce que leurs lettres soient d'abord écrites en anglais pour que l'exercice de thème latin leur fasse faire des progrès dans les deux langues; il leur donne d'excellents conseils pédagogiques, mais exige d'eux des efforts considérables: les progrès sont à ce prix! On apprend par une autre lettre, écrite spécialement à Meg le 11 septembre⁵⁹ suivant, que celle-ci compose des poèmes latins, qu'il les a montrés à l'évêque d'Exeter⁶⁰, et que celui-ci les a fort appréciés, tout en partageant l'étonnement général en présence d'une telle connaissance du latin chez une femme! Le brave évêque est si ému qu'il tire de sa poche un „crusado” d'or portugais pour que Thomas l'adresse à sa fille de sa part! Même étonnement, d'abord incrédule, puis admiratif, de la part d'un „jeune homme de noble rang”, „aussi remarquable pour ses qualités morales que pour sa science” — il s'agit de Reginald Pole, le futur cardinal, âgé alors de 23 ans — quand More lui montre une lettre de sa fille, longue lettre latine qu'elle écrivit malgré son état de santé — elle allait sous peu accoucher — et le peu de temps dont elle disposait⁶¹. Belle occasion pour le père de faire à sa fille une petite leçon de morale religieuse: qu'elle ne s'attende pas de la part d'autrui à des compliments pour ses dons exceptionnels, car les préjugés ambiants et le scepticisme refusent à admettre l'espèce des „mullieres eruditissimae”; qu'elle ne compte donc, en dehors de ses proches et surtout de son père, que sur „le profit et le plaisir de sa conscience”! On pourrait multiplier les exemples. On se contentera, évoquant une fois encore la lettre d'Erasmé à Budé du 2 septembre 1521⁶², et la „ruche” bourdonnante de l'„école” londonienne de More, de ces confidences de l'humaniste hollandais qui confirment à la fois le soin que

⁵⁸ Adressée „de la Cour”, le 3 septembre „à ses très chers enfants, et à Margaret Gygs, qu'il compte parmi ses enfants”: SL, p. 150—151 [107].

⁵⁹ SL, p. 151—152 [108].

⁶⁰ John Veysey ou Voysey (1465?—1554) fut consacré évêque d'Exeter par l'Archevêque Warham le 6 novembre 1519.

⁶¹ SL, p. 154—155 [128].

⁶² Cf. n. 6. On la citera d'après l'édition et la traduction de M.—M. de La Garanderie, *La Correspondance d'Erasmé et de Budé*, Vrin, Paris 1967.

le père prenait de l'éducation de ses filles, les merveilleux progrès de celles-ci (et notamment de Margaret), et l'amitié familière qui régnait entre eux:

Voici un an, More s'est avisé de me montrer quels progrès ils avaient tous faits en littérature. Il leur dit de m'écrire, chacun évidemment selon son niveau. Aucun sujet ne leur fut imposé; aucune faute ne fut corrigée. Car lorsqu'ils présentèrent à leur père leur brouillon à vérifier, celui-ci, feignant de les trouver mal écrits, les leur fit recopier tels quels, avec seulement plus d'application et de propreté. Ceci fait il cacheta les lettres, et me les envoya sans en changer même une syllabe... Crois-moi, Budé, jamais je n'ai éprouvé autant d'admiration. Les idées n'avaient rien d'ennuyeux ni de puéril; le style rendait sensibles les progrès qu'ils faisaient jour après jour. Cet aimable choeur, auquel s'ajoutent les deux maris, habite sous son toit. Tu n'y verras jamais fille oisive, jamais fille attachée à féminines sottises. Tite-Live est entre leurs mains. Car elles sont assez avancées pour lire de tels auteurs et les comprendre sans traduction, sauf s'il s'y trouve un mot qui peut-être eût arrêté aussi bien moi-même, ou quelqu'un comme moi...⁶³

Bien qu'il ne cite pas expressément Margaret, c'est à elle qu'il songe surtout dans sa lettre, qui continue sur le même ton enthousiaste. Et il fait même à Budé l'aveu de sa faiblesse et de ses préjugés, qu'il prétend avoir dissipés:

Jusqu'ici presque tout le monde était persuadé que, pour la pureté et la bonne réputation, les lettres étaient inutiles au sex féminin. Je n'étais pas loin, moi-même, autrefois, de cette opinion: mais More l'a complètement chassée de mon esprit... Rien ne vaut l'étude pour occuper tout entière l'âme de la jeune fille. Et si son premier fruit est d'éloigner une dangereuse oisiveté, elle verse aussi dans l'esprit des préceptes excellents, qui le forment et l'enflamment pour la vertu...⁶⁴

Il n'en faut pas douter, et tous les témoignages convergent, bien que cette fameuse modestie, qui sied tant à la femme, et plus encore, à la femme chrétienne, ne nous ait pas permis de juger sur pièces les travaux érudits de Margaret More-Roper que les contemporains situaient sur le même plan que ceux de l'italienne Cassandra Fidele, des filles du hollandais Guillaume Canter, des soeurs de l'allemand Pirckheimer, ou de la portugaise Luisa Sigea.

2. MULIER CHRISTIANISSIMA

On vient de s'en assurer: la fillette, la jeune fille, la jeune femme qui est si bien douée intellectuellement et à laquelle s'intéressent avec

⁶³ *Ibid.*, p. 230.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 231.

tant de sollicitude et d'affection les plus grands esprits de son temps — Budé, Erasme, et naturellement son propre père — est en même temps et, si l'on peut dire, avant tout, une excellente chrétienne. Les *Hymnes* de Prudence, cadeau des étrennes de 1524, conciliaient dans l'esprit de leur donateur, l'hommage à la jeune savante et à la pieuse personne, digne fille de son père. Cette érudition chrétienne de Margaret eut l'occasion de se révéler avec plus de force encore à la même époque environ, tout en rendant encore plus étroits les liens qu'elle avait contractés depuis son enfance avec le grand ami de son père.

Il faut rappeler qu'à la demande de l'Alsacien Jost Ludwig Dietz, dit Decius, devenu conseiller et ambassadeur du roi de Pologne Sigismond Ier, Erasme avait été conduit à examiner d'un oeil nouveau la fameuse prière connue sous le nom de *Pater Noster* ou *Precatio Dominica in septem portiones distributa*⁶⁵. Le 24 octobre 1523, Erasme adresse à Decius, avec son commentaire de l'Oraison dominicale, demande après demande, une lettre—dédicace⁶⁶ qui comprend un éloge du destinataire, un éloge de la Pologne, et quelques considérations sur la manière de diviser la fin du Pater: „Et ne nous laisse point tomber en tentation, mais délivre-nous du mal“. C'est ce texte latin que Margaret traduisit très vite en anglais, dont la traduction parut si fidèle et si élégante à son entourage qu'elle fit l'objet d'une première⁶⁷, puis d'une seconde édition⁶⁸, mais que la modestie de son auteur ne permit pas de voir publier sous son nom. Ainsi lit-on sur la page de titre de l'édition londonienne de W. de Worde de 1524 en caractères gothiques:

A devout treatise upon the Pater noster, made fyrst in latyn by the moost famous doctour mayster Erasmus Roterodamus, and tourned in to englisse by a yong vertuous and well lerned gentywoman of XIX. yere of age.

Une gravure sur bois nous montre une jeune femme, coiffée d'un bonnet, occupée dans son étude aux rayons chargés de livres, à feuilleter un gros in-folio⁶⁹: elle n'exprime pas nécessairement les traits physiques de Margaret, mais certainement l'idéal érasmien de la femme érudite que nous avons déjà analysé. A noter que la préface de la traduction de Margaret avait été rédigée par Richard Hyrde, qui exer-

⁶⁵ Publiée à Bâle par Froben (1523), elle connaît de nombreuses éditions, et très vite plusieurs traductions en langues vernaculaires.

⁶⁶ Allen, V, Ep. 1393. Voir la notice d'Allen sur Decius, et M. Cytowska, *Korespondencja Erazma z Rotterdamu z Polakami*, Warszawa 1965.

⁶⁷ W. de Worde, Londres 1524, in-8°.

⁶⁸ Th. Berthelet, Londres [1526] in-8°.

⁶⁹ Page de titre reproduite dans *Moreana* 9, p. 65.

cait alors dans l'„école" de Chelsea les fonctions de précepteur⁷⁰. Il y loue „les propos vertueux" de la jeune femme, sa „façon de vivre", sa „conduite réservée" et son „excellente culture". Par ces quelques traits s'esquisse déjà l'idéal de la femme chrétienne, tel que Vivès et Erasme l'ont immortalisé à la même époque: la femme chrétienne, si érudite soit-elle, et quelles que puissent être les relations intellectuelles qu'elle entretient avec les hommes cultivés de son temps, doit demeurer la femme au foyer, la femme réservée, de modeste maintien faisant ses dévotions sans bigoterie, élevant ses enfants dans l'amour et la crainte du Seigneur, procurant à son mari un foyer lumineux, hâvre de paix et de joie, où viennent se briser les écueils de toutes les tempêtes extérieures; bref, dispensatrice de ce „bonheur de vivre"⁷¹ que le père de Margaret avait réussi à créer et à maintenir tout au long de sa vie, avant la tragédie des dernières années, et que le tableau et l'esquisse d'Holbein rendent si parfaitement. La correspondance de Margaret avec son père, dans les années heureuses comme dans la lutte héroïque des années 1534 et 1535⁷², nous conduit à penser qu'Erasme aurait pu écrire d'elle ce qu'il disait de Thomas, dans son portrait de juillet 1519 adressé à Hutten:

C'est un croyant ardemment soucieux de piété vraie, encore qu'il soit aux antipodes de toute superstition. Il se réserve certaines heures pour prier Dieu et l'honorer, non par des formules toute faites, mais par celle que lui dicte son cœur...⁷³

C'est parce qu'elle avait découvert dans le commentaire érasmien du *Pater*, comme dans toute son oeuvre d'exégète chrétien, depuis l'*Enchiridion* de 1504 jusqu'à ses travaux les plus récents de Paraphrases du Nouveau Testament et de commentaires des Pères de l'Eglise un accent tout personnel, qu'elle s'était décidée dans l'enthousiasme à rendre cette *Precatio dominica* dans sa langue maternelle:

O almighty Father, it hath pleased Thy mere & liberal goodness, once when we were rid from sin, to deliver us by Thy Son Jesus Christ out of the hands of

⁷⁰ C'est ce même Hyrde qui traduit en anglais le *De institutione feminae Christianae de Vives* (1524), Th. Berthelet, Londres 1529?

⁷¹ Ce bonheur de la vie du foyer que More avait su faire régner en dépit de ses fréquentes et longues absences, Erasme l'a bien exprimé dans sa lettre-portrait de More à Hutten (trad. Marc'hadour, p. 26): „On dirait que la fée Bonheur préside à la marche de ce logis: nul n'y a vécu qui n'ait vu s'élever sa fortune, et personne n'y a jamais vu se ternir sa réputation".

⁷² Voir la *Correspondance de More* éditée par F. Rogers (*op. cit.*), p. 115.

⁷³ Trad. Marc'hadour, p. 31.

our most foul & unclean father the devil, and to elect & take us unto the honour both of Thy name & Thine inheritance...⁷⁴

Cet effort d'approfondissement des textes fondamentaux de la tradition catholique, apostolique et romaine, cette volonté de redonner vie et sens à une prière que sa répétition ou sa récitation risquerait de rendre moins efficace à une âme moins attentive, c'est à la fois la rançon d'une nature généreuse et le prix des leçons de morale et des encouragements paternels. Dans combien de lettres à ses enfants, More ne conseille-t-il pas la pratique quotidienne des vertus chrétiennes et celle de la prière⁷⁵! A Buck lersbury, comme à Chelsea, il prêchait d'exemple; et quand il fut enfermé à la Tour de Londres, dans les semaines qui précédèrent son exécution, il écrivit en anglais de très belles et très émouvantes prières⁷⁶. Margaret, en traduisant la *Precatio* d'Erasmus, met sa connaissance du latin et de l'anglais au service de sa foi.

Cette foi et son activité de prosélytisme devaient être assez fortes pour contribuer, avec l'aide de son père, à chasser de la tête de son jeune mari les idées luthériennes qui s'y étaient fixées. Ses qualités intellectuelles ne furent sans doute pas inutiles en un pareil combat, mais tout laisse à penser que son amour conjugal et ses convictions religieuses furent, de toutes ses armes, la plus efficace.

Efficacité de la prière pour un chrétien fervent: dans sa *Vie de Thomas More*, William Roper, après avoir évoqué les récitations de prières de toute la famille⁷⁷, entraînée par son chef, en vient à parler de la très grave maladie de sa femme⁷⁸, quand elle fut atteinte par une épidémie de suette, qui sévissait alors particulièrement en Angleterre (c'est de cette épidémie qu'est mort Colet en 1521). Et il évoque les prières du père pour la fille, à un moment où les médecins désespéraient de la sauver. Bel exemple d'amour paternel et d'amour chrétien, mais aussi intuition des liens particuliers qui devaient accorder ces deux âmes:

Son père, qui plus que tout autre, la chérissait pleinement, étant en grande affliction de son fait, chercha à lui procurer remède en priant Dieu. Sur quoi se

⁷⁴ *Moreana* 11, p. 114 (septième demande: *Sed libera nos a malo*).

⁷⁵ Cf. *Correspondance*, éd. Rogers, *passim*.

⁷⁶ Cf. l'ensemble des prières, instructions et méditations (d'après un exemplaire de la Bibliothèque nationale) de la première édition (Londres 1557) par W. Rastell. *The Works of Sir Thomas More*. Cf. aussi R. W. Gibson, *St. Thomas More...* section V, n° 95—97.

⁷⁷ *The Lyfe of Sir Thomas More*, Oxford Univ. Press („Early English Text Society“), 1935, p. 25.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 28—29.

rendant comme à l'accoutumée au nouveau bâtiment susdit, il s'agenouilla dans sa chapelle, et avec des larmes, supplia dévotement le Dieu tout-puissant qu'il plût à sa bonté, pour qui rien n'était impossible, si toutefois telle était sa sainte volonté, d'entendre son humble supplique. Alors il lui vint incontinent à l'esprit qu'un clystère était le seul moyen de lui venir en aide... Contrairement à toute attente, elle fut miraculeusement guérie et recouvra finalement une santé parfaite, grâce, comme on le crut, aux très ferventes prières de son père⁷⁹.

On verra paraître plus tard, dans les visites de Margaret à son père prisonnier, dans ses échanges de lettres, et dans cette compréhension mutuelle qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer, un mélange de tendresse et d'héroïsme farouche dont le martyrologe chrétien — et notamment les martyres du sexe féminin — nous offre plus d'un exemple. Car Margaret a su surmonter sa douleur morale très naturelle par une énergie qui puisait certainement sa source ailleurs que dans ses fibres sensibles.

Pieuse et érudite, Margaret est une praticienne attentive des textes patristiques. Un certain Pamelius, commentateur de saint Cyprien, reconnaît dans ses notes⁸⁰ que la fille de More a corrigé un texte fautif de saint Cyprien, dans l'une de ses lettres. Saint Cyprien, auteur favori d'Erasmus, qui poussa même l'admiration pour ce Père jusqu'à écrire, croit-on, un texte qu'il lui aurait attribué.

Cette force de caractère, qui justifie en particulier le terme érasmien de *virago* que j'ai utilisé pour caractériser cette chrétienne héroïque, a été soulignée au XVII^e siècle par Pierre le Moyne, Père Jésuite et auteur de *La galerie des femmes fortes*⁸¹ qui comprend, avec référence aux „femmes fortes de l'Écriture", Deborah, Susanne, Judith ou Mariane, toute une série de „modernes", dont Isabelle la Catholique, Blanche de Castille, Jeanne Gray ou Margaret Roper. Il faut savoir que le Père Le Moyne, auteur de *Peintures Morales*, consacrées aux passions humaines, point de jonction entre le charnel et le spirituel, inspirées des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, véritable traité de psychagogie humaine, pratiquait une pédagogie assez proche de celle de Thomas More, „maître d'école"⁸². En faisant alterner dans son oeuvre, et notamment dans sa *Galerie des femmes fortes* de 1647, les exemples de vertus héroïques et les leçons de morale „à l'usage de toutes sortes d'esprit", la représentation du sublime et la pein-

⁷⁹ Texte de la traduction de P. Leyris (*Écrits de Prison*, Le Seuil, 1953), p. 32.

⁸⁰ *Opera [...] adnotationes Iacobii Pamellii* (Antverpiae 1568). Cf. Gibson, *op. cit.*, n° 248.

⁸¹ P. Le Moyne, *La galerie des femmes fortes*, Sommanville, Paris 1647.

⁸² Sur P. Le Moyne, cf. M. Fumaroli, *L'Age de l'Eloquence*, Droz, Genève 1970, p. 379—391.

ture du quotidien, en dosant habilement l'ornatus et la vérité chrétienne, et en s'écartant de la „dureté stoïque”, il bâtit une théorie de la *Pulchritudo* chrétienne que la manière de vivre, de penser et d'agir de More représentait assez bien, au sein de sa famille. Comme beaucoup d'autres ouvrages de Jésuites français du XVII^e siècle, les *Peintures morales* et la *Gallerie des femmes fortes* du Père Le Moyne étaient spécialement destinées à un public féminin, attiré par cet idéal de „juste mesure” et de „modération” chrétienne que ces oeuvres faisaient miroiter. Mais, en choisissant pour modèles de „femmes fortes” quelques „équivalents” chrétiens de la Judith de l'Ancien Testament, ou de ces Romaines qui, telles Cornélie, mère des Gracques, ou la femme de ce Paetus dont parle Pline, ont fait preuve, dans des circonstances diverses, d'une élévation de caractère peu commune, il évoque tout naturellement Margaret Roper⁸³, dont l'histoire et l'héroïsation de la légende avaient fait, dans les milieux catholiques — et spécialement jésuites — la figure de proue du christianisme baroque et conquérant. *Doctissima mulier, christianissima femina*: si le P. Le Moyne insiste davantage sur le second trait, et si un John Caius⁸⁴ — auteur anglais d'un *De antiquitate Cantabrigiënsis acadèmiæ*, mais aussi d'un *De canibus Britannicis* — davantage sur le premier⁸⁵, comme lorsque l'on commente avec complaisance une controverse philosophique que „Mystres More” aurait soutenu devant le Roi Henri VIII⁸⁶, la vérité est que chez Margaret, science et vertu se trouvaient confondues, ou plutôt se renforçaient mutuellement, selon cet idéal d'humanisme chrétien préconisé par son père et par tous les amis de ce dernier, et singulièrement par Erasme et Vivès. Mais les préjugés contre la „femme savante” ou la „docta femina” seront longs à s'estomper, sinon à disparaître. En 1662, dans un livre intitulé *The history of the worthies of England*⁸⁷, Thomas Fuller, à qui l'on doit aussi une histoire de l'Eglise de Grande-Bretagne⁸⁸, écrivait une notice sur Margaret Roper, qui com-

⁸³ Entre Salomone, mère des Macabées, qui „a combattu sans armes et vaincu en mourant”, „héroïne chrétienne avant le christianisme” (p. 68) et Marianne, victime des sollicitations impudiques d'Hérode, qui subit le martyre (p. 75). Piété filiale et amour de Dieu sont étroitement liés sous la plume du Jésuite.

⁸⁴ Caius ou Kay, poète, humaniste et médecin (cf. Dict. Nat. Biog. VIII, p. 221—225). Cf. Gibson, *op. cit.*, n° 216 et n° 217.

⁸⁵ Margaret, classée parmi les „doctæ foeminae” dans le *De canibus Britannicis* (G. Seresius, Londres 1570), p. 12.

⁸⁶ Cf. J. Coke (Gibson, *op. cit.*, n° 239), *The debate betwene the heraldes of England and France...* (R. Wyer, Londres 1550).

⁸⁷ J. G., W. L. et W. G., Londres 1662 (Gibson, n° 305).

⁸⁸ J. Williams, Londres 1655 (Gibson, n° 304).

mençait ainsi: „Excuse-moi, lecteur de placer une dame au milieu d'hommes et de savants hommes d'Etat...".

On se fût moins excusé de citer une excellente chrétienne, car les préjugés étaient moins vivaces à cet égard, en dépit d'une misogynie, auxquels certains courants de l'Eglise, alimentés par une lecture orientée des pères, n'étaient pas étrangers. Cet héroïsme chrétien saura se tempérer des sentiments d'un tendre amour filial, dans ces heures de vérité où la pudeur se manifeste d'une toute autre façon que dans les heures d'insouciance, où la faiblesse même peut percer à travers la cuirasse morale, où la „femme forte" peut se laisser aller pour un moment au désespoir d'une fille que la prochaine disparition d'un père adoré, dans les pires conditions d'injustice et d'abandon, fait vaciller quelque peu. Mais comme on le verra, en particulier par ces „écrits de la Tour" que la piété filiale de Margaret et les non moins pieux hagiographes du XVI^e et du XVII^e siècles ont permis de conserver, cet amour „naturel" se prologe et se renforce par une vision surnaturelle des choses de la Terre et du Ciel: Margaret, *pía filia*, reste une *fémína christianíssima*.

3. PIA FILIA

Dans ce long et angoissant face à face avec la mort⁸⁹ — prochaine, inéluctable, atroce — mais aussi et surtout dans ce tête à tête avec Dieu, gratifiant de toute l'espérance que le chrétien More pouvait mettre en l'immortalité de l'âme, il est hors de doute que la présence physique et les lettres de Margaret ont représenté pour le prisonnier de la Tour la plus douce consolation terrestre. Coupé de tous ses amis — les uns ont „trahi", les autres sont morts, ceux-là ne peuvent pas correspondre — n'ayant avec sa bonne épouse Alice que les entretiens affectueux et édifiants auxquels elle était capable d'accéder, Thomas a trouvé en sa chère Megg — la petite fille bien-aimée qui a toujours occupé une place à part dans son coeur — une jeune femme qui a porté son christianisme à un point sublime sans jamais rompre avec son attachement

⁸⁹ Sur toute cette période de la vie de More, depuis son procès jusqu'à son exécution à Tower Hill au matin du 6 juillet 1535, cf. les différentes *Vies de More* (voir notamment la section VI de *St. Thomas More: A preliminary Bibliography of the Works and of Moreana to the Year 1750* par R. W. Gibson, Yale Univ. Press, New Haven—London 1961, p. 123—146, n° 98—124 (en particulier les biographies de Roper et de Stapleton). Voir aussi dans l'édition critique *The Complete Works of Thomas More* (Yale Univ. Press, New Haven—London), le vol. 12 (éd. L. L. Martz et F. Manley), 1976, *A Dialogue of Comfort against Tribulation*, et en particulier la 2^e partie de l'*Introduction: The Tower Works* (LVII-LXXXVI).

à un père adoré. Je ne connais pas dans la littérature universelle de plus belles pages que ces *Ecrits de prison*⁹⁰ de More — qui a retrouvé dans ses derniers mois de vie sa langue maternelle, comme si le latin lui avait soudain paru artificiel, langue officielle, langue humaniste, mais non pas celle par laquelle on se recommande à Dieu ou l'on confie ses dernières pensées à sa fille — parmi lesquels les extraits suivants.

Le premier est tiré d'une lettre à Margaret, écrite au charbon⁹¹, quelque temps après qu'il eût été enfermé à la Tour, et qui date d'avril ou de mai 1534:

Ma bonne et chère fille, Grâces en soient rendues à Notre-Seigneur, je suis en bonne santé de corps et en bonne quiétude d'esprit; quant aux choses de ce monde, je ne désire rien de plus que mon présent lot. Je supplie Dieu de vous donner joie à tous en l'espérance du ciel... Écrit avec un charbon par votre père tendre et aimant qui, en ses pauvres prières, n'oublie aucun de vous, ni vos bébés, ni vos nourrices, ni vos bons maris, ni les judicieuses épouses de vos bons maris, ni la judicieuse épouse de votre père, ni nos autres amis...⁹²

Et dans post-scriptum, il s'adresse plus particulièrement à sa fille:

Car pour ce qui est de vivre longtemps (comme je l'ai souvent dit à Megg), je ne l'escompte ni ne le désire, et m'en irai volontiers si Dieu me rappelle demain...⁹³

On comprend, par ce discret rappel, le genre de conversations qu'il s'était souvent aménagées avec la plus aimante et la plus grave de ses filles, celle-là seule dont on peut dire sans risque d'erreur qu'elle fut son héritière spirituelle.

Une lettre, plus émouvante encore — car elle montre le dur combat que Margaret devait soutenir entre le sublime quasi-inhumain où la volonté de son père l'avait fait accéder et les ruses purement humaines de l'affection et de la tendresse — lui est envoyée quelques semaines, ou quelques jours plus tard⁹⁴. Margaret avait essayé de faire fléchir son père en l'incitant à prêter le fameux serment que le roi et le chancelier Cromwell voulaient lui extorquer, cela afin qu'il gagnât la

⁹⁰ Je les citerai dans la traduction de P. Leyris, *op. cit.* (cf. n. 78 *Ecrits de Prison*, Le Seuil 1953), mais il faut lire ces textes dans leur anglais original (cf. notamment le *Dialogue of Comfort*, v. note précédente, le *Treatise upon the Passion of Christ*, et ses *Prayers*, ainsi que sa Correspondance dans l'éd. F. Rogers).

⁹¹ Car on lui avait retiré de quoi écrire.

⁹² *Ecrits de prison*, p. 36.

⁹³ *Ibid.*, p. 87.

⁹⁴ Mai [?] 1534.

confiance de ce dernier et qu'elle pût elle-même obtenir un plus libre accès auprès de son père. On s'étonnera peut-être de cette faiblesse, même si elle était inspirée par son amour filial: connaissant depuis toujours son père comme elle le connaissait, comment aurait-il pu faire marche arrière et se départir de l'attitude qui avait été la sienne le lundi 13 avril 1534 à Lambeth⁹⁵, dans le palais de l'archevêque de Cantorbéry, et qu'il lui avait longuement narré quelques jours plus tard, après son emprisonnement? Ce trait humain — même entaché de cette erreur psychologique — dit assez le trouble qui avait pu s'emparer de Margaret à l'annonce de l'arrestation de son père. Elle voulait avant tout gagner du temps afin de pouvoir lui rendre visite. Quelques lignes de Thomas à sa fille méritent d'être citées: paroles d'un père aimant, mais surtout d'un chef de famille ayant charge d'âmes, et d'un chrétien sans défaillance:

Ce m'est une douleur mortelle, bien plus mortelle que celle de ma propre mort... que de voir mon propre fils votre mari, et vous-même ma bonne fille, et ma bonne épouse, et mes autres bons enfants et innocents amis, en grande défaveur et par là en danger de grand mal...⁹⁶

Mais il ne peut se départir de son attitude, et il recommande à Dieu, puis au Roi, le sort de sa famille. Il évoque la Passion du Christ, et il termine:

Ainsi donc, ma chère fille, que le bienheureux Esprit du Christ en sa tendre miséricorde vous gouverne et guide pour le bonheur et bien-être de votre corps et de votre âme⁹⁷.

La leçon portera. Margaret n'aura plus jamais un autre accès de faiblesse. Voici quelques lignes de la réponse qu'elle fit parvenir à la Tour de Londres:

Mon bon et cher père.

Ce ne m'est pas un mince réconfort, puisque enfin je ne puis vous parler par les moyens que je voudrais, de me consoler du moins dans l'amertume de votre absence par ceux dont je dispose, c'est-à-dire en vous écrivant aussi souvent qu'il sera expédient et en relisant votre lettre si fructueuse et délectable... Père, savez-vous quel a été notre réconfort depuis que vous nous avez quittés? Certes, c'est l'expérience que nous avons eue de votre vie passée et de votre pieuse conversation et de vos salutaires conseils et de votre vertueux exemple, et l'assurance,

⁹⁵ Voir le récit de cette journée fatidique dans la lettre de More à Margaret (de la Tour, 17 [-?-] avril 34), p. 81 sq.

⁹⁶ *Ecrits de prison*, p. 88.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 89.

non seulement que ces choses continueront comme devant, mais encore qu'elles s'accroîtront de par la bonté de Notre-Seigneur, pour la plus grande paix et joie de votre coeur libre de tout lien terrestre et revêtu du noble habit des vertus célèbres, plaisant palais où se plaît à reposer l'Esprit-Saint de Dieu...⁹⁸

Elle terminera en signant „votre très aimante et très obéissante fille”, et elle a ce trait touchant de lui confier son désir d'être à la place de son serviteur John Wood, qu'il avait eu la permission de garder avec lui à la Tour, pour le servir.

Quand elle aura obtenu la permission de visiter son père, celui-ci la recommande auprès de tous ses amis pour satisfaire à ses volontés, comme s'il le leur demandait en personne: ce n'est pas à son épouse, c'est à Megg qu'il songe! Quant à ses sentiments, à ses observations sur l'état de santé et l'état moral de son père, au ton à la fois grave et enjoué des conversations qu'elle a pu avoir avec lui à l'occasion de ses visites en prison, une correspondance avec Alice Alington⁹⁹, fille de sa belle-mère, Dame Alice, nous les révèle avec bonheur — et avec ce bonheur de style qui caractérisait tous les écrits de Margaret. Nous y apprenons avec quelques détails la conversation que le père et la fille ont pu avoir au sujet de ce fameux serment et de la manière dont Thomas entendait ses devoirs de conscience. Mais on constate également à quel point, sans vouloir blesser son père dans ses convictions, son amour filial et son intelligence savaient trouver les réparties, les arguments susceptibles de faire réfléchir le prisonnier. On ne peut pas ne pas évoquer, à propos de cette „pieuse fille”, qui est aussi une „femme fort instruite” et une excellente chrétienne, l'image de la jeune Catherine d'Alexandrie tenant tête intellectuellement aux savants docteurs rassemblés autour d'elle sinon que, dans le débat de Margaret et de Thomas, la jeune femme ne peut en remonter à son père. Cette très longue lettre est un des documents les plus précieux pour la connaissance de ces deux âmes d'élite et des liens si particuliers que le père et la fille entretenaient.

Au fur et à mesure que l'on s'avance vers l'inexorable conclusion de cette marche à l'étoile — qui devait intervenir le mardi 6 juillet 1535 à Tower Hill, par la hache du bourreau —, le ton des lettres de Megg et de Thomas se fait de plus en plus affectueux mais en même temps de plus en plus sublime — un sublime chrétien, celui de la Passion du Christ¹⁰⁰. On peut dire qu'il n'y a plus le moindre écart, la

⁹⁸ *Ibid.*, p. 90.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 94 sq. (lettre de Margaret à Alice, qui suit la lettre qu'Alice lui avait adressée, p. 92 sq.).

¹⁰⁰ Sur laquelle avait médité et écrit son père (cf. *Collected Works*, vol. 14).

moindre fausse note. Ces deux âmes sont véritablement accordées l'une à l'autre. „Mon bien-aimé, mon tout aimé père”¹⁰¹, écrit Margaret, „ma bien chère fille”¹⁰², mais aussi — et assez souvent — ce petit nom de Megg qu'il lui avait donné quand elle était toute petite, de la part de son père. Mais les lettres de Thomas commencent toutes par l'invocation du Christ ou du Saint-Esprit. Voici quelques lignes de la dernière lettre qu'il ait envoyée, écrite avec un charbon, à Margaret, le 5 juillet, veille de son exécution (c'est aussi la dernière chose qu'il ait écrite):

Que Notre-Seigneur vous bénisse, ma bonne fille, vous, votre bon mari, votre petit garçon, et tous les vôtres, ainsi que tous mes enfants, tous mes filleuls, et tous nos amis...

C'est à elle, notons-le encore, et non à son épouse, qu'il fait toutes ses recommandations, c'est elle qu'il charge de transmettre réconfort et bénédiction à tous les membres de sa nombreuse famille, de cette „schola moriana” qui s'est encore accrue depuis l'époque du tableau d'Holbein, mais qui a perdu son centre de gravité. Et encore ceci:¹⁰³

Je vous encombre de soins, ma bonne Margaret, mais je serais peiné si j'avais à attendre au-delà de demain, car c'est la vigile de saint Thomas et l'octave de saint Pierre, ce pourquoi j'aspire à m'en aller à Dieu demain, comme en un jour bien propre et bien convenable pour moi. Jamais vous n'en usâtes envers moi d'une manière qui me plût autant que la dernière fois, lorsque vous m'embrassâtes, car j'aime que la piété filiale et la tendre charité n'aient pas loisir de prendre garde aux convenances mondaines...¹⁰⁴

Que de tendresse et de pudeur dans ces lignes qui en disent davantage que les plus longs commentaires sur les liens qui s'étaient noués entre ces deux êtres, et dans lesquels la nature et l'esprit, le Ciel et la Terre formaient un couple indissociable. Et comme on comprend mieux ce geste, à la fois atroce et sublime, de la douce et réservée Margaret, consistant à arracher au bourreau la tête ensanglantée de son père et à la tenir étroitement embrassée! Plus tard, elle obtint permission du Roi, de transporter la dépouille de son père, qui avait été enterré en la chapelle Saint-Pierre, à l'intérieur de la Tour, dans la

¹⁰¹ *Ecrits de prison*, p. 123.

¹⁰² „My dearly beloved daughter” (voir la lettre en anglais dans *Selected Letters...*, p. 245).

¹⁰³ *Ecrits de prison*, p. 147—148.

¹⁰⁴ „I never liked your manner toward me better than when you kissed me last for I love when daughterly love and dear charity hath no leisure to look to wordly courtesy” (*Selected Letters...*, p. 257).

chapelle de Chelsea, où il avait souhaité être enterré, entre „Joanna uxorcula Mori” et „Alicia”¹⁰⁵.

Margaret devait survivre seulement neuf années à son père. Son mari, William Roper, que Thomas avait converti au catholicisme, nous apprend dans sa *Life of More*, qu'elle était seule, avec Dame Alice, à partager le secret de la chemise de crin que son père portait sur le corps¹⁰⁶; c'était elle qui lavait cette chemise lors de ses visites à la Tour, c'est à elle que Thomas la légua. C'est elle qui conserva longtemps et dangereusement ses derniers écrits¹⁰⁷.

Cette piété — à la fois filiale et religieuse¹⁰⁸ — et cet héroïsme sublime, il n'est pas sûr qu'Erasme ait pu en avoir une pleine connaissance, et surtout une compréhension plénière. Et pourtant, c'est surtout par ces traits que la jeune femme érudite à qui il dédiait son commentaire des *Hymnes* de Prudence, et qui traduisait en anglais sa version du *Pater*, aurait pu se révéler à ses yeux, lui, l'auteur de l'*Institution du mariage chrétien*, comme le modèle accompli de la *virago*: la femme forte de l'Écriture, mais aussi la „filia dolorosa” de l'histoire non écrite des sentiments humains.

Centre d'Etudes Supérieures
de la Renaissance
Tours, France

Jean-Claude Margolin

ERAZMOWY MODEL „VIRÀGO” — MAŁGORZATA MORE-ROPER

Wyszedłszy od odmiennego w XVI stuleciu, niż w naszych czasach, rozumienia pojęcia „viràgo” (kobieta posiadająca godne mężczyzny walory moralne i umysłowe), autor analizuje osobowość córki Tomasza More w jej trzech różnych, choć ściśle ze sobą związanych aspektach: *mulier eruditissima*, *femina christianissima* i *pia filia*. Urodzona w 1505 r., w 16 roku życia poślubiona Williamowi Roper, odebrała staranne humanistyczne wykształcenie i sama próbowała swych sił w za-

¹⁰⁵ Il avait composé à ce sujet en 1532 une épitaphe en prose latine (cf. Th. More, *Latin Epigrams*, éd. L. Bradner, C. A. Lynch, Chicago 1953, n° 242, et *Catalogue d'Exposition*, p. 139, n° 287). Mais vingt ans plus tôt, après la mort de sa première épouse Jane Colt et son remariage avec Alice Middleton, il avait fait graver sur la tombe de Jane une épitaphe en vers latins, que l'on peut toujours lire sur une stèle de marbre noir dans la vieille église de Chelsea.

¹⁰⁶ *The Lyfe of Sir Thomas More, knyghte*, p. 99—100. *Ecrits de prison* (trad. de la *Vie de More* par Roper, p. 75).

¹⁰⁷ Ceux que l'on a appelés les *Tower Works*.

¹⁰⁸ Celle qui qualifiait, selon les termes de Virgile, „pius Aeneas”.

kresie twórczości literackiej. Zachowała się (być może tylko częściowo) jej korespondencja z Erazmem, który nazywał ją „perłą Anglii” i tak dalece podziwiał jej uczoność (np. w liście do Budeusa), że stała mu się być może pierwowzorem postaci Magdali ze słynnego dialogu z opatem; jej też poświęcił swoje komentarze do hymnów Prudencjusza, ona zaś przełożyła na angielski jego egzegezę *Precatio Dominica*, napisaną z inicjatywy Deciusa, ambasadora naszego Zygmunta Starego. Wiersze łacińskie Małgorzaty nie zachowały się do naszych czasów, ale przekład *Pater* miał 2 wydania (1524, 1526). Pozostała również łacińska korespondencja z ojcem, który wysoko cenil jej styl i nie szczędził nauk moralnych. Nie szczędził jej też swego uznania *Vivès*, a w XVII w. Ojciec Le Moyne pisze o niej w swojej *Galerie des femmes fortes*, choć w tym samym czasie Tomasz Fuller uważa za konieczne usprawiedliwiać się, że wymienia ją, kobietę, między uczonymi mężczyznami. Listy z więzienia, jakie, tym razem po angielsku, kieruje do niej ojciec, oraz jej odpowiedzi na nie — są świadectwem głębi uczuć, jakie ich łączyły. Ona odwiedza go w więzieniu, do niej jego ostatni przed śmiercią list (z 5. 07. 1535), do niej, a nie do żony, skierowane jego ostatnie polecenia, ona przyciska do piersi jego skrwawioną po egzekucji głowę, ona przechowuje jego ostatnie pisma (*Tower Works*), jej list do Alicji Alington jest jednym z najcenniejszych dla poznania osobowości obojga dokumentów. Zmarła w 1543 r.

(Kazimierz Kupisz)